

Lokospi

Peter Seibt

Peter Seibt

Lokospi

© Peter Seibt, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1386-5

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

USHUAIA

Un petit point.

Un petit point scintillant sur le bleu du ciel.

Regardez bien : il est tout en haut, au coin à droite de votre champ visuel.

Discret intrus, pourtant invité attendu.

Votre regard passe sur les monts Martial et Olivia, puis se heurte, encore une fois, à cette impureté étincelante de la toile automnale.

Vous le savez : C'est bien l'avion de Buenos Aires qui s'approche.

Les Aerolineas Argentinas sont en train de desservir Ushuaia.

De mon siège couloir, je tente un regard par le hublot à ma droite, sur le Canal Beagle tout en bas.

Hélas, ma voisine côté fenêtre me bloque la vue : Un profil d'aigle, le visage sillonné de rides profondes, un rocher d'impassibilité taciturne. Une femme indio qui vient de rendre visite à son fils dans la capitale ?

Les yeux fermés, mâchant obstinément des brins de quelque racine qu'elle sort d'un petit sac en cuir, elle ne prend pas note de mon existence. Pas de vue sur le Canal Beagle alors...

L'avion se met à descendre.

Apparemment, nous avons droit à un vent violent. Le pilote va devoir montrer ce qu'il sait faire. Ainsi, l'avion effectuera sa descente en petits sauts tel le skieur qui surfe sur les dos des bosses : hop, hop, hop...

Les passagers autour de moi font le signe de la croix.

Et l'avion, porté par les rafales du vent espiègle, se fait conduire en bas comme une feuille qui adapte sa danse aux caprices des bourrasques.

Lorsqu'on atterrit, un applaudissement soulagé s'installe : merci au pilote.

Nous sommes arrivés à Ushuaia.

Une heure plus tard, je me retrouve, confortablement installé, dans ma chambre d'hôtel.

'Green House' est une maison charmante, d'un vert qui justifie pleinement son nom. Avec sa tourelle qui accentue bien son style marin-champêtre, elle aurait pu, à la rigueur, être importée de l'Islande.

Ici nous sommes 'à l'autre côté d'Ushuaia' – si l'on prend l'aéroport avec sa piste qui longe le Canal comme la racine d'un balayage...

Ainsi, j'ai donc une vue d'accueil splendide sur le Canal Beagle, mais je ne vois rien de la ville et du port.

Le nom en anglais 'Green House' n'oblige aucunement : personne n'y parle l'anglais – ce qui est un peu irritant mais pas vraiment surprenant.

Il me semble que je sois actuellement le seul hôte : car je me retrouve dans la plus grande chambre du premier étage, sollicité d'admirer en face, au lointain, la côte sud du Canal, c'est-à-dire les contours brumeux de l'Isla Navarino, territoire chilien et premier avant-poste cachant, en arrière-plan austral mythique, le fameux Cabo de Hornos – le cap Horn.

Mes bagages font un trio d'une austérité mélancolique dans un coin de la pièce : un sac voyage marin en rouge presque clignotant, un sac de sport en tissu souple montrant un teint blafard entre le Vert et le Kaki, puis le sac à dos inévitable 'Eastpak' en ce bleu foncé bien connu.

Le sac de marin, avec une ceinture équatoriale large et coquettement blanche, contient l'équipement de base pour cette croisière en eaux de la Terre de Feu : une paire de bottes étanches en caoutchouc, une belle salopette de quart 'Aigle' qui affiche un Gris très classe (rappelons que le quart est un terme marin de veille) , puis, très important, un sac de couchage 'North Face' (donc plutôt destiné aux montagnards) en gris-bleu rassurant. S'y ajoute la veste de quart (c'est-à-dire une sorte d'anorak marin) dont le rouge luisant n'a rien à envier à celui du grand sac protecteur.

Quant au sac de sport, il est rempli d'habits qui pourraient, en principe, aussi servir lors d'un séjour dans un chalet de montagne : des polaires, trois pulls, quelques polos et t-shirts, des chaussettes, des gants, un bonnet bleu foncé et tout ce qui me semblait indispensable pour un séjour de presque deux semaines sur un voilier.

Mon premier voilier. Je le verrai demain, dans le port d'Ushuaia.

Ce soir, c'est plutôt mon dîner qui me préoccupe. Après une balade de ravitaillement aux alentours, je reviens avec trois saucissons secs, des olives, et deux petits pains de son rectangulaires – le tout dûment anobli par une bouteille de Malbec.

Après, n'ayant pas encore envie de dormir, je fouille dans le 'Eastpak' et sors un petit livre qui doit maintenant remplir sa mission initiatique.

Il s'agit de **Charles Darwin** *Voyage d'un naturaliste autour du monde*

Je feuillète et trouve le chapitre qui m'intéresse : 10. La Terre de Feu.

Et je commence à lire.

17 décembre 1832. – Après ces remarques sur la Patagonie et sur les îles Falkland, je vais décrire notre première visite à la Terre de Feu. Un peu après midi nous doublons le cap Saint-Diego et nous entrons dans le fameux détroit de Le Maire. Nous longeons de près la côte de la Terre de Feu, mais cependant la silhouette tourmentée de l'inhospitalière terre des États se montre à travers les nuages. [Darwin se trouve à l'extrémité SE du continent sud-américain. En continuant tout droit direction SW, il tomberait sur le Cap Horn.]

Dans l'après-midi nous jetons l'ancre dans la baie de la Réussite. Nous recevons à notre entrée un salut digne des habitants de cette terre sauvage. Un groupe de Fuégiens [des Haush ?], dissimulés en partie par l'épaisse forêt, s'était placé sur une pointe de rocher dominant la mer ; au moment de notre passage, ils sautent en agitant leurs guenilles et en poussant un long hurlement sonore. Les sauvages suivent le vaisseau, et, à la nuit tombante, nous apercevons le feu qu'ils ont allumé et nous entendons une fois encore leur cri sauvage.

On frappe à la porte.

C'est la fille aînée de la famille 'Green House'.

Je la connais déjà, c'est elle qui m'a montré ma chambre.

Une collégienne, brune et osseuse, avec des lunettes rondes sur la pointe du nez et des vêtements généreusement larges.

Elle vient avec un oreiller. Je n'avais pas réalisé qu'il en manquait.

Elle pose le coussin, l'ajuste, une première fois, une deuxième fois, puis se colle à ma droite pour voir ce que je lis. Je lui montre la couverture du livre.

Darwin, elle ne connaît pas.

Mais le mot 'Beagle' est gagnant : un grand sourire – son premier – me signale son approbation.

Puis, elle met sa petite main sur mon épaule, se tourne vers la table pour s'emparer d'une rondelle de saucisson sec, me plante une bise furtive sur la joue, et disparaît.

Confus, je continue ma lecture.

J'essaye, le lendemain, de pénétrer à quelque distance dans l'intérieur du pays. On peut décrire la Terre de Feu en deux mots : un pays montagneux en partie submergé, de telle sorte que de profonds détroits et de vastes baies occupent la place des vallées. Une immense forêt qui s'étend du sommet des montagnes jusqu'au bord de l'eau couvre le flanc des montagnes, sauf toutefois sur la côte occidentale. Les arbres croissent jusqu'à une hauteur de 1000 à 1500 pieds au-dessus du niveau de la mer ; puis vient une ceinture de tourbières, couverte de plantes alpestres fort petites ; puis enfin la ligne des neiges éternelles [...] À l'intérieur même des forêts, le sol disparaît sous une masse de matières végétales qui se putréfient lentement et qui, constamment imbibées d'eau, cèdent sous le pied.

*[...] Les arbres appartiennent tous à la même espèce, le *Fagus betuloides* ; il y a, en outre, un fort petit nombre d'autres espèces de *Fagus*. Ce hêtre conserve ses feuilles pendant toute l'année, mais son feuillage affecte une couleur vert brunâtre légèrement teintée de jaune toute particulière. Le paysage entier revêt cette teinte ; aussi offre-t-il un aspect sombre et morne. Il est bien rare d'ailleurs que les rayons du soleil l'égayent un peu.*

Une bonne partie du récit de Darwin est vouée à York Minster, Jemmy Button et Fuegia Basket, trois 'Fuégiens' que le Beagle ramène dans leur pays.

Ils avaient été amenés visiter l'Angleterre par le capitaine Fitz-Roy à la fin du précédent voyage du Beagle (de 1826 à 1830) pour subir une confrontation fructueuse avec la civilisation anglaise.

Darwin distribue quelques bonnes notes : Fuegia Basket aurait montré un don remarquable pour les langues, et York et Jemmy se seraient distingués par une vue presque surnaturelle (au moins nettement supérieure à celle des matelots).